

## Du grand rêve aux petites utopies La théologie de la libération

par Alain DURAND o.p.,\* Lyon

*Que reste-t-il de la théologie de la libération ? Ceux qui lui sont favorables répondent qu'elle est toujours vivante ; ceux qui lui sont opposés affirment généralement qu'elle est morte. Chacun court donc le risque de prendre ses désirs pour des réalités. Un bon connaisseur de l'Amérique latine, le Père Alain Durand, fait le point dans un article paru sous une forme un peu plus longue dans le bulletin «Foi et Développement» du Centre L.-J. Lebreton.<sup>1</sup>*

La théologie de la libération vit toujours, bien que différemment. Il y a toujours des théologiens de la libération qui écrivent, des anciens mais aussi des nouveaux. Plus important : si on parle moins de la théologie de la libération, c'est aussi parce qu'elle a partiellement réussi. La discrétion actuelle peut être comprise, au moins pour une part, comme une conséquence de cette réussite.

Les remarques faites à ce sujet par l'un de ces théologiens, Pablo Richard, sont significatives : «Dans les années 80, la théologie de la libération était représentée, disons-le ainsi, par les "grands théologiens". Aujourd'hui nous sommes passés à des milliers de "petits théologiens" de la libération. (...) De plus, y compris au niveau public, de nouveaux acteurs apparaissent, des femmes par exemple. (...) Je voudrais souligner un autre aspect de la croissance accélérée et profonde de la théologie de la libération. Ce lieu, nous l'appelons la lecture communautaire de la Bible - lecture faite à partir du peuple, à partir des pauvres, à partir des marginaux, à partir des femmes. Les pauvres relisent les textes bibliques avec une créativité extraordinaire.»<sup>2</sup>

La théologie de la libération a toujours été liée aux communautés ecclésiales de

base. Au Brésil, les rencontres nationales des communautés ecclésiales de base regroupent plusieurs milliers de personnes. D'autres pays, tel l'Equateur, ont même depuis peu de temps, des rencontres nationales de communautés ecclésiales de base. L'influence de la théologie de la libération se fait sentir au sein même de la hiérarchie : nombre de documents publiés par la Conférence nationale des évêques brésiliens portent incontestablement la marque de ce courant de pensée.

Si la théologie de la libération s'est construite à partir de la prise en compte des pauvres, principalement les pauvres socio-économiques, la catégorie dominante de la théologie de la libération est actuellement plus englobante : c'est celle du marginal, qui peut désigner les pauvres économiques, mais aussi les handicapés, les enfants de la rue, les prisonniers, les analphabètes, les Indiens, les Noirs, les femmes, les drogués, les immigrés, les déplacés, les homosexuels... Ce serait une

\* Alain Durand est prêtre et directeur de la revue *DIAL*, Diffusion de l'information sur l'Amérique latine, 38, rue du Doyenné, 69005 Lyon, ☎ +33 4 727 700 26.



*Une communauté de base du Mexique, Chihuahua.*

erreur de voir en cette évolution une trahison de l'intuition originelle : il convient plutôt d'y voir un enrichissement. La réalité est elle-même diversifiée et la théologie de la libération, en se diversifiant, épouse de plus près la réalité actuelle.

Simultanément, elle prend davantage en compte le micro-dimensionnel et ne fait plus directement appel à un projet économique ou politique global de transformation de la société. Elle se tient plus près du réel diversifié, participant sans doute ainsi à la crise des grandes idées et des grands projets qui caractérise la situation présente.

C'est ainsi que les théologiens de la libération sont massivement passés de l'adhésion initiale à la théorie économique de la dépendance (qui tentait d'expliquer les raisons du sous-développement), à la critique actuelle du néolibéralisme dans lequel ils perçoivent la source non pas tant de la

pauvreté que de la paupérisation de leurs peuples. Aujourd'hui, tous les théologiens de la libération dénoncent le néolibéralisme économique. Parmi eux, deux noms viennent tout particulièrement à l'esprit, celui d'un «ancien», Franz Hinkelammert, et celui d'un «nouveau», Jung Mo Sung, théologien brésilien d'origine coréenne.

### **Sacralisation du monde**

Selon Jung Mo Sung, le discours et la pratique du néolibéralisme transforment le marché en une réalité sacrée : «La sacralisation du marché exige et justifie le sacrifice de vies humaines.»<sup>5</sup> Etymologiquement, le sacrifice signifie «faire du sacré». Il y a un lien intrinsèque entre la sacralisation du marché et la nécessité de sacrifier des vies, notamment la vie des gens jugés incompetents : cette voie sacrificielle est

présentée comme la voie normale pour avancer vers le bonheur promis par l'extension généralisée de la sphère du marché.

Cette approche, précise Jung Mo Sung, montre «les limites du concept de sécularisation de la société occidentale. Non seulement parce que nous assistons au “retour” du religieux, mais parce qu’il est difficile de comprendre dans toute son ampleur le phénomène de l’hégémonie néolibérale sans faire appel à ces concepts de sacré et de sacrifice. (...) Il s’agit d’un déplacement du sacré, qui est passé de l’Eglise au marché.»<sup>4</sup>

Parce qu’il est sacralisé, le marché peut subordonner à ses propres lois la vie des personnes. Les sacrificateurs apparaissent eux-mêmes comme des sauveurs à partir du moment où les sacrifices imposés sont perçus comme la voie nécessaire à la réalisation de la promesse d’une société sans sacrifices ni souffrances. Ainsi l’exclusion sociale, la croissance du chômage, etc. sont-ils vus comme «un mal nécessaire» : ils sont le «coût social» inévitable de la marche vers une économie dont l’assainissement sera nécessairement bénéfique à tous. Dans la bouche des économistes, «coût social» a le sens religieux de «sacrifice». Le capitalisme actuel, pour survivre, a besoin de sacrifier les pauvres et de les déclarer coupables.

On voit par là que la théologie de la libération, qui prend en compte la réalité économique, se donne d’abord pour tâche de déconstruire ce type de discours et de dénoncer l’usurpation faite du sacré par la démarche économique.

En plus du concept clef de sacrifice, ses théologiens ont recours au concept d’idolâtrie pour dénoncer le fonctionnement du néolibéralisme. Comme le dit Jon Sobrino, théologien jésuite vivant au Salvador, sont considérées comme idoles les réalités historiques qui revendiquent pour elles-mêmes «les caractéristiques de toute divinité : être une réalité ultime, se justifier par soi-même,

être intouchable».<sup>5</sup> Tel est bien la façon dont se présente le néolibéralisme : il devient sacrilège de le critiquer.

## Histoire et eschatologie

Certains utilisent l’argument de la victoire du capitalisme et de l’économie de marché comme preuves de la vérité et de la pertinence du projet capitaliste. C’est le seul qui réussit, c’est celui qui est élevé à la dignité de «fin de l’histoire», pour reprendre l’expression de Francis Fukuyama. Nous sommes dans un monde où il n’y a pas d’alternative réellement existante au néolibéralisme. Il est devenu difficile de percevoir une réussite historique prochaine de la libération des pauvres. Cette situation invite les théologiens à insister sur certains aspects de la foi qui assument clairement une situation d’échec historique.

Jung Mo Sung affirme que la foi chrétienne ne repose pas sur le fait que Dieu est toujours du côté de celui qui gagne, du vainqueur. «Confesser que Jésus, vaincu et condamné à mort par l’Empire romain et le Temple, est ressuscité, c’est croire en un Dieu qui n’est pas lié au vainqueur, mais à la victime. Une telle foi permet de faire la distinction entre la victoire et le pouvoir d’un côté, la vérité et la justice de l’autre. (...) En découvrant que Jésus est ressuscité, nous découvrons que l’ordre social établi et les détenteurs du pouvoir ne sont pas des justes et ne représentent pas la volonté de Dieu. Une telle foi nous conduit à témoigner de la résurrection de Jésus de l’unique façon possible : en défendant la vie et la dignité humaine des pauvres et des petits, des victimes d’un système idolâtrique.»<sup>6</sup>

Un tel discours théologique est fortement marqué par la chute des alternatives historiques : fin du socialisme dans les pays de l’Est, échec du sandinisme au Nicaragua, isolement du castrisme à Cuba.

Décidément, le Royaume ne s'épanouira pas dans le temps de l'histoire. «Si Jésus qui était le Messie n'a même pas réussi à implanter pleinement le Royaume de Dieu dans l'histoire, c'est que le Royaume de Dieu n'appartient pas à l'histoire. Dans l'histoire humaine nous ne pouvons que construire et vivre des réalités qui anticipent le Royaume de Dieu...»<sup>7</sup>

Cette insistance actuelle de la théologie de la libération à bien marquer la différence entre travail historique de libération et eschatologie reprend en quelque sorte à rebours le chemin primitivement accompli par elle et qui avait consisté à valoriser le lien entre histoire et eschatologie, à introduire l'eschatologie au sein même de l'histoire. Ce n'est pas un changement de cap, mais une inflexion.

### Construire le présent

Un autre signe qui marque une certaine distance à l'égard des grandes utopies est l'insistance sur les conditions quotidiennes et concrètes de la vie de l'homme (nourriture, boisson, logement, santé, reconnaissance humaine), de cette vie que Dieu veut pour l'homme (cf. Mt 25,35-36). Du fait de l'absence d'un projet social global, la théologie de la libération est devenue plus modeste dans ses projets. L'utopie, qui reste une catégorie importante de cette théologie, ne se déploie plus avec autant d'ampleur qu'autrefois.

Voici ce qu'écrit à ce sujet Carmina Navia Velasco, théologienne colombienne, après avoir au préalable rappelé qu'il ne pouvait pas exister de théologie de la libération ou de théologie populaire qui ne soit au service de la résistance des pauvres : «Nous avons vécu de nombreuses années en Amérique latine et dans notre pays en rêvant d'un futur grandiose, nouveau et juste (...) nous sacrifiant en l'attendant. La catégorie théologique de Règne de Dieu,

nous l'interprétions au niveau macrodimensionnel et cela nous a conduits à orienter toutes nos énergies vers un lendemain différent. Cette grande utopie, alimentée entre autres choses par les révolutions de Cuba et du Nicaragua, a soutenu au cours de leur chemin de nombreux chrétiens dans ces décennies. Trop de vies peut-être ont été sacrifiées par la mort et par un renoncement quotidien pour atteindre ce grand rêve, cette grande utopie.

»Je ne crois absolument pas qu'il soit nécessaire de renoncer au souffle de l'utopie. Il est légitime que nous rêvions d'un monde différent, d'une société transformée, de relations harmonieuses et justes... Mais alors même que nous tissons ce rêve, il est également indispensable de construire dans notre vie de chaque jour l'utopie quotidienne (...) parce que l'appel de Jésus de Nazareth est un appel à être heureux ici et maintenant. (...) Ce n'est qu'en mettant en œuvre notre capacité de transformer le quotidien que nous pourrions progresser vers ces petites utopies quotidiennes qui soutiennent notre route en ces heures si difficiles.»<sup>8</sup> La libération commence dans le présent.

A. D.

<sup>1</sup> N° 304, juin 2002.

<sup>2</sup> *Les mutations en cours dans la théologie de la libération*, in «Dial» D 2102.

<sup>3</sup> **Jung Mo Sung**, *Idolatria : una clave de lectura de la economia contemporanea ?*, in «Alternativas» (revue théologique dominicaine du Nicaragua), n° 10, 1998.

<sup>4</sup> *Idem*.

<sup>5</sup> *Alternativas*, n° 10, 1998.

<sup>6</sup> *Alternativas*, n° 9, 1998.

<sup>7</sup> *Idem*.

<sup>8</sup> *El Dios que nos revelan las mujeres*, in «Relat», revue électronique de théologie, site web de l'UCA (Université centraméricaine, El Salvador).

## Les femmes, la terre

Les théologiens de la libération, imprégnés de la culture amérindienne, rejoignent les préoccupations qui sous-tendent la théologie féminine et la théologie de la création. Un point de convergence entre la théologie féminine et la théologie amérindienne est la volonté de revaloriser le visage féminin de Dieu. La théologie féminine/féministe de la libération n'est pas une théologie qui aurait pour tâche de traiter particulièrement des femmes ou de leur accorder simplement plus de place. Son point de départ est qu'il existe une expérience du monde, de la vie et de Dieu qui est propre aux femmes et qui a été jusqu'à présent non seulement ignorée dans le travail théologique, mais réellement exclue. Les femmes théologiennes se perçoivent comme victimes d'une culture fondamentalement patriarcale.

Pour Carmina Navia Velasco, par exemple, il s'agit de discerner ce que la relation Dieu-femmes apporte à notre foi. Elle estime que Dieu se révèle de plus en plus clairement aux femmes comme le Dieu qui protège et bénit spécialement les petits, les faibles, les marginaux, les pauvres. Ivone Gebara, Brésilienne, figure de proue des théologiennes de la libération, parle elle d'une «herméneutique féministe de la Bible», qui est une herméneutique «d'abord politique», une herméneutique en conflit avec «l'hégémonie masculine du savoir biblique» (*Concilium*, n° 276, 1998). Les hommes ont un discours universaliste abstrait sur la libération, alors que l'espérance de salut s'exprime pour les femmes dans les «petites actions de chaque jour».

En ce qui concerne la préoccupation écologique, elle se trouve à la convergence de deux courants. L'un est une réaction à la destruction de la nature et à la pollution extrême présente dans certaines régions ou villes : dans cette perspective, le respect de la nature apparaît comme un aspect indispensable de la lutte contre la pauvreté. L'autre courant est celui d'une sensibilité de plus en plus forte à la cosmovision indienne pour laquelle le respect de la nature, de la Terre-Mère est l'une des valeurs les plus fondamentales de la vie. Leonardo Boff est le grand leader de ce courant théologique. L'importance qu'il accorde à l'écologie s'enracine bien dans la défense des pauvres, mais elle déborde largement cette question. L'écologie est selon lui une façon de penser, de vivre, de sentir, d'être croyant : «De la façon dont nous saisissons la terre, nous saisissons Dieu» (*DIAL D* 2102).

Pour L. Boff, l'écologie, c'est la relation, l'interaction et le «dialogue» que tous les êtres ont entre eux (de l'atome à la galaxie, de la bactérie à l'homme, etc.). C'est une vision holistique : il s'agit de saisir le tout dans les parties et les parties dans le tout. L'homme n'est pas au-dessus de la création, mais à l'intérieur. Il n'a pas pour vocation d'être maître et dominateur de la nature. La théologie doit reconnaître en tout être un messenger de Dieu, un sacrement de Dieu. La complexité même du monde, le jeu des connexions et des relations qui lient toutes choses sont le miroir de la Trinité. Leonardo Boff est conduit à insister tout particulièrement sur la présence de l'Esprit Saint à l'intérieur de la totalité du cosmos et non pas seulement dans les personnes. De telles perspectives ouvrent la voie à une véritable «mystique écologique».

A. D.